

Printemps 2023

CULTURE



À propos du blackface

LES **CAHIERS**
DE **L'OBSERVATOIRE**
DES COMMUNAUTÉS NOIRES
DU QUÉBEC

L'Observatoire des communautés noires du Québec

Financé par la Fondation Lucie et André Chagnon, l'Observatoire des communautés noires du Québec est une initiative du Sommet Jeunes Afro qui documente les réalités socio-économiques des Afro-Québécois.ses afin de contribuer à leur essor. Il déploie des méthodes participatives de recherche pour mieux répondre aux préoccupations des communautés noires et des acteurs de terrain.



Direction

Bélinda Bah, Ph.D.

Recherche et rédaction

Zoé Lüthi, M.Sc.

Marcilene Silva da Costa, Ph.D.

Betty Archille, B.Sc.

Révision

Cindy Lufuluabo

Widlyn Dornevil

Graphisme

Ginou Pierre

Annasthasie Kaningini

La reproduction d'extraits est autorisée à des fins non commerciales, avec mention de la source. Toute reproduction partielle doit être fidèle au texte utilisé.

Pour citer ce document

Observatoire des communautés noires du Québec (2023).

À propos du blackface. Montréal, Observatoire des communautés noires du Québec.

ISBN-978-2-9821706-0-5

SOMMAIRE

AVANT-PROPOS.....	3
LE BLACKFACE, D'UNE CONTROVERSE À L'AUTRE.....	4
LES DÉBUTS DU FARD.....	5
CE QUI SE CACHE DERRIÈRE LES RIRES.....	7
DES REMOUS DES DEUX CÔTÉS DE L'ATLANTIQUE.....	10
LE TABOU DU RACISME AU QUÉBEC.....	12
LES NOIR.E.S PEU PRÉSENT.E.S SUR LES PLANCHES QUÉBÉCOISES.....	14
EN GUISE DE CONCLUSION.....	16
FIG.1 - NOTIONS CLEFS DES ARTICLES RÉSUMÉS.....	17
POUR ALLER PLUS LOIN.....	18
BIBLIOGRAPHIE.....	19

AVANT-PROPOS

Bélinda Bah, Directrice de l'Observatoire

Les 15 et 16 avril derniers, le Sommet Jeunes Afro a accueilli dans ses locaux un colloque sur la représentativité des personnes racisées dans le théâtre au Québec. Cet événement est une initiative de la Compagnie Théâtre Créole (CTC), organisme membre du Sommet, et a été mis sur pied en partenariat avec notre Observatoire. Durant cette rencontre, les participant.e.s ont échangé sur les enjeux, obstacles et leviers d'une carrière sur les planches pour les professionnel.le.s noir.e.s. Étaient présent.e.s des artistes, des chercheur.se.s et des représentant.e.s d'organismes publics liés au monde du théâtre. Alors que l'ensemble de l'auditoire s'est entendu sur la nécessité de poursuivre la conversation, le moment nous semble particulièrement opportun pour la sortie de ce premier cahier de l'Observatoire, sur le blackface.

C'est sur la base de notre veille médiatique et scientifique que nous avons jugé pertinente cette publication « À propos du blackface ». En effet, en dépit de ses origines étatsuniennes qui remontent au 19^{ème} siècle, le sujet est aujourd'hui au centre de discussions et de controverses dans plusieurs espaces nationaux incluant le Canada et le Québec.

Soulignons-le d'emblée, la pratique du blackface a des effets sur la marginalisation des personnes noires en contribuant au renforcement de stéréotypes négatifs à leur rencontre. À ce titre, il est crucial de reconnaître l'utilité sociale des actions de protestation contre cette pratique. Ces initiatives qui s'inscrivent dans la lignée d'autres mouvements de défense des droits civiques doivent être soutenues.

L'un des axes de travail de l'Observatoire concerne la vulgarisation et la diffusion des connaissances scientifiques. Nous voulons rendre accessible, en particulier aux organismes membres du Sommet Jeunes Afro, un savoir utile à la conception de leurs interventions.

Nous tenions à situer ce cahier dans le domaine de la culture, parfois négligé lorsqu'il est question des communautés noires. D'autres publications autour de nos thématiques de recherche prioritaires (économie, éducation, justice, santé et services sociaux) suivront, sur une base périodique.

Bonne lecture !

LE BLACKFACE, D'UNE CONTROVERSE À L'AUTRE

Privée de planches, une marionnette a remis sur le tapis le sujet du blackface en février dernier. Pour rappel, ce personnage noir aux traits caricaturaux anime les spectacles de Franck Sylvestre, un conteur d'origine martiniquaise, noir lui aussi. La figurine avait suscité l'indignation d'un organisme communautaire noir anglophone et de militant.e.s antiracistes, qui l'ont jugée offensante. La pièce *L'incroyable secret de Barbe Noire* avait donc été annulée à Beaconsfield, où elle devait être jouée pour le Mois de l'Histoire des Noirs, après une représentation à Montréal. Dans la foulée, des articles et des chroniques agacées ont fusé puis disparu. Mais la polémique, elle, demeure.

Elle n'est pas nouvelle pour autant. Au cours des dix dernières années, le mot "blackface" est revenu plusieurs fois dans les médias québécois, accompagné des mêmes remous. Le grimage racial, de son nom francisé, ne date pas d'hier non plus, puisque cette forme de représentation est née aux États-Unis au 19^{ème} siècle. Lors de performances musicales ou théâtrales, des artistes se peignaient le visage et le corps en noir à l'aide de cirage à chaussures ou de charbon. Ils.Elles ridiculisaient ensuite les Afro-Américain.e.s en les présentant comme des êtres inférieurs aux Blanc.he.s à

AU COURS DES DIX DERNIÈRES ANNÉES, LE MOT "BLACKFACE" EST REVENU PLUSIEURS FOIS DANS LES MÉDIAS QUÉBÉCOIS, ACCOMPAGNÉ DES MÊMES REMOUS.

l'aide de stéréotypes racistes. Appréciables, ces pièces rapportaient gros.

En traversant les âges, le blackface a pu être décliné en plusieurs formes. Les critiques à son endroit sont de plus en plus nombreuses et des représentant.e.s des communautés noires dénoncent son racisme intrinsèque. C'est dans ce contexte que les controverses se sont multipliées, au Québec et ailleurs. En 2013, Joël Legendre faisait les manchettes après s'être déguisé en Gregory Charles durant le *Bye Bye* tandis que Mario Jean était invectivé pour son imitation de Boucar Diouf. En 2014, le fait qu'un comédien blanc joue le rôle du hockeyeur P.K. Subban pendant la satirique *Revue et Corrigée* du Théâtre du Rideau Vert était débattu. En 2015, la controverse naissait à l'occasion du *Bye Bye*, durant lequel Normand Brathwaite avait choisi de foncer son teint pour personnifier François Bugingo.

Si elles sont souvent liées à des événements culturels, les controverses sur le blackface émergent aussi hors de ce cadre. En 2011 par exemple, des étudiants de l'Université de Montréal

barbouillés de noir soulevaient l'indignation après avoir entre autres brandi des singes en peluche dans le but d'imiter le sprinteur jamaïcain Usain Bolt. En 2019, la publication de photos de blackface d'un jeune Justin Trudeau poussait le Premier ministre du Canada à s'excuser publiquement. Terminons avec la vidéo insultante tournée par deux adolescentes de l'Ouest-de-l'Île fardées de noir en 2020, mentionnée par quelques médias.

Le blackface est sans aucun doute un enjeu qui dépasse la sphère théâtrale. À cet égard, il n'est pas surprenant que des chercheur.se.s issu.e.s de différents champs d'études se soient penché.e.s dessus. Leurs travaux permettent notamment de mieux comprendre dans quel contexte la pratique a vu le jour et comment elle a évolué dans l'espace et dans le temps.

Ici, l'objectif n'est pas de prendre position sur les faits médiatisés présentés plus haut. Il ne s'agit pas non plus de proposer la synthèse d'une revue approfondie de la littérature portant sur le blackface. Nous avons plutôt voulu lier une actualité interpellant les communautés noires et un savoir scientifique produit en relation. Nous avons pour cela retenu cinq articles choisis en fonction de leur résonance vis-à-vis de cette actualité. Dans ce cahier, nous présentons un résumé de chacun de ces textes ainsi qu'une figure récapitulative des notions clefs mobilisées.

LES DÉBUTS DU FARD

Autrice : Cheryl Thompson

Titre : Casting Blackface in Canada : Unmasking the History of 'White and Black' Minstrel Shows

Source : *Canadian Theater Review* vol. 193 (2023)

Champ d'étude : Histoire et sociologie du théâtre

Idée principale : Les performances théâtrales qui sont à l'origine du blackface ont aussi impliqué des Québécois.es et ont eu lieu dans la province.

Commençons avec un court historique de la pratique du blackface au Canada, relaté par Cheryl Thompson, une professeure associée à la Creative School de l'Université métropolitaine de Toronto qui travaille actuellement sur son troisième livre autour de ce thème. Elle s'interroge d'ailleurs dans cet article sur le peu d'études réalisées sur le sujet, puis évoque quelques célébrités, noires ou blanches, de ces spectacles moqueurs et racistes appelés *minstrel shows* ou *minstrelsy*.

La chercheuse remarque que les travaux sur le blackface sont peu étoffés au Canada. Principalement constitué d'ouvrages rédigés par des hommes blancs, le domaine élude presque complètement les acteur.rice.s noir.e.s qui jouaient dans ces *minstrel shows*. Le terme désignait d'abord des artistes ambulants de petite envergure. Dans la presse, le mot blackface n'y est d'ailleurs pas toujours associé, ce qui explique selon l'autrice que les historien.ne.s soient passé.e.s à côté. À ce jour, c'est surtout le travail de quelques spécialistes noir.e.s qui permet de remettre en perspective cet usage du blackface.

Cheryl Thompson situe à 1843 l'apparition des premiers spectacles joués par des Blancs pratiquant le blackface. Les Virginia Minstrels, quatuor d'instrumentistes, se produisent ainsi maquillés à New York. Très populaires, des troupes itinérantes étatsuniennes similaires partent rapidement en tournée au Canada, notamment en Ontario et au Québec. Malgré les protestations des Noir.e.s ontarien.ne.s, ces spectacles ont inspiré des Canadien.nes. Cheryl Thompson cite Colin « Cool » Burgess, un Torontois qui commence à se grimer en 1862, et

Calixa Lavallée, le Québécois qui a composé la musique de l'hymne canadien. Leurs formations musicales et théâtrales leur ont offert des carrières internationales.

Ces divertissements étaient très prisés au Canada et au nord des États-Unis parce que l'esclavage y avait la même forme, plus domestique que dans les plantations du sud des États-Unis. Or, la pratique avait déjà été graduellement abolie dans les années 1840 au Canada et de nombreux Noir.e.s s'installaient dans le pays après avoir fui l'Oncle Sam. Les performances du blackface se sont ainsi substituées à l'esclavage, en dépeignant les Noir.e.s comme bienheureux.ses, paresseux.ses ou hypersexualisé.e.s, pour faire rire les Blanc.he.s. Bien des artistes blanc.he.s sont devenu.e.s connu.e.s grâce au blackface, à l'image du journaliste Charles Wesley, dont la passion pour la musique a trouvé sa concrétisation grâce aux *minstrel shows*.

Plus tard, entre 1880 et 1910, des acteur.rice.s noir.e.s ont tiré profit de ces numéros, étant considéré.e.s comme plus authentiques. Billy Kersands a par exemple fait de la taille de sa bouche sa marque de fabrique,

au plus grand plaisir de son public noir et blanc. Le plus souvent, les troupes étaient surtout produites par les mêmes hommes blancs qui géraient déjà des acteur.rice.s blanc.he.s, sans que ces dernières perdent en popularité.

Jusqu'au début du 20ème siècle, des hommes, puis des femmes, blanc.h.es et noir.e.s, se sont grimé.e.s pour caricaturer les Noir.e.s. Cheryl Thompson déplore que le blackface et l'esclavage canadiens soient peu étudiés. C'est selon elle l'une des raisons qui permet à certaines tensions liées à la race, à la géographie, au travail et la citoyenneté de se reproduire sur scène, comme pour le spectacle *SLĀV*, sans que les artistes blanc.he.s impliqué.e.s ne saisissent toute la portée de leur geste.

CE QUI SE CACHE DERRIÈRE LES RIRES

Auteur : Philip Howard

Titre : A laugh for the national project : Contemporary Canadian blackface humour and its constitution through Canadian anti-blackness

Source: *Ethnicities* vol. 18 (2018)

Champ d'étude : Études critiques sur la race

Idée principale: Le racisme du blackface est non seulement ancré dans l'Histoire canadienne, mais il permet aussi à la société contemporaine de perpétuer les discriminations raciales.

Pourquoi le blackface fait-il rire? C'est ce que Philip Howard, professeur associé à l'université McGill et expert des questions qui touchent au racisme anti-noir, veut comprendre dans son article.

Il explore d'abord la relation entre racisme anti-noir et « rires blancs », qu'il approfondit ensuite au moyen d'une étude qualitative. En effet, durant trois ans, il a organisé des discussions de groupe avec 74 étudiant.e.s de six universités canadiennes où ont eu lieu des incidents de blackface pour étudier leur manière d'en parler. Il a aussi analysé 104 articles médiatiques portant sur 20 événements similaires.

Philip Howard commence par présenter trois théories de l'humour, qui peuvent se superposer : la première repose sur l'infériorisation d'un groupe exclu ; la seconde a un caractère carnavalesque – le socialement inacceptable y est permis ; la troisième joue sur l'incongruité, c'est-à-dire la juxtaposition de concepts qui n'ont habituellement aucun lien.

Depuis quand le corps noir divertit-il les Blanc.he.s ? Dans les plantations, les personnes noires réduites en esclavage étaient forcées à chanter pour amuser leurs propriétaires, rapporte l'auteur. Même hors des champs, durant les 206 années d'esclavage au Canada, ils.elles devaient feindre le bonheur, afin notamment d'être plus facilement revendu.e.s.



Image:

Affiche "Billy Van, the monologue comedian", copyright 1900 by The Strobridge Litho Co, Cin'ti & New York, par Wiki Commons.

Ainsi, l'esclavagiste tirait un double plaisir de leur performance : celui du divertissement et celui de la domination. Cet asservissement du corps noir a nourri chez les Blanc.he.s le fantasme de l'insouciance noire, comme si quoiqu'on leur fasse, les Noir.e.s gardent toujours leur joie de vivre.

AU 19ÈME SIÈCLE, LES MINSTREL SHOWS CARICATURENT LE CORPS NOIR DANS DES SPECTACLES GROTESQUES.

Au 19ème siècle, les *minstrel shows* caricaturent le corps noir dans des spectacles grotesques. En le représentant comme déviant, primitif, moins humain, ils continuent de permettre au public blanc de se construire en opposition à leurs personnages noirs uniformisés. Lorsque ces pièces sont abandonnées, ce sont les dessins animés qui prennent la relève, avec des figures telles que Mammy Two Shoes dans *Tom et Jerry* ou Sunflower dans *Fantasia*. Le corps noir, prétendument homogène, demeure l'identité même des Noir.e.s dans l'imaginaire blanc, qu'il soit considéré dangereux ou spectaculaire. Cette dynamique persiste encore de nos jours. De plus, au Canada, un pays qui revendique pourtant la mixité culturelle de sa population, on réfère aux Noir.e.s et aux autres personnes

racisées comme à des immigrant.e.s récent.e.s chanceux.ses d'être ici. Un trait d'union les ramène à leurs origines, même lorsqu'ils.elles sont né.e.s ailleurs. S'ils.elles sont impliqué.e.s dans des événements négatifs, les médias ont tendance à ne plus les désigner en tant que binationaux.ales, mais seulement par leur citoyenneté étrangère. De la même manière, la majorité des blackfaces représentent les Noir.e.s comme incompatibles avec le Canada, en utilisant les termes « Noir », « Jamaïcain » et « Caribéen » et en jouant sur les différences de climat entre leurs pseudo-pays d'origine et le froid canadien. Ils.elles semblent moins légitimes pour prétendre à la citoyenneté ou critiquer le racisme. Ils.elles ne correspondent pas à l'identité nationale canadienne, c'est-à-dire qu'ils.elles sont exclu.e.s de ce que la société imagine que signifie « être canadien.ne ». Les Noir.e.s n'apparaissent ni être à leur place, ni contribuer à part entière.

Philip Howard remarque, sur les campus, que les moments propices au blackface sont ceux du divertissement, comme Halloween, et que ses initiateur.rice.s sont souvent récompensé.e.s, d'une manière ou d'une autre. Le potentiel humoristique de ce grimage paraît évident à ses protagonistes et leurs défenseur.se.s.

Selon la recherche du professeur, il repose sur l'incongruité. Mais ce n'est pas simplement la couleur de peau qui est juxtaposée, puisqu'une pomme bleue ne fait pas un très bon déguisement. Ce qui fait mouche, c'est l'opposition des significations que l'on accorde au fait d'être blanc ou d'être noir. En devenant la blague, c'est-à-dire en se maquillant, la personne blanche réaffirme ainsi sa blancheur. Dans le discours des étudiant.e.s, Philip Howard relève de multiples mentions d'une limite (« edge ») à ne pas dépasser, mais à approcher le plus possible, en accumulant accessoires et comportements, au-delà de se noircir le teint. Cette limite permet de conserver l'apparente innocence raciale canadienne.

L'ensemble de ces éléments historiques et contemporains démontrent le caractère raciste du blackface. L'intention des protagonistes n'y change rien. C'est parce qu'il est profondément ancré dans un contexte de racisme anti-noir que son potentiel humoristique semble si évident à certain.e.s. Alors que le racisme n'est pas toujours facile à identifier, le blackface y contribue en participant à la construction d'une identité nationale racisée.

DES REMOUS DES DEUX CÔTÉS DE L'ATLANTIQUE

Autrice : Bérénice Hamidi-Kim

Titre : Dés-identifications

Source : *Tumultes*, vol. 54 (2020)

Champ d'étude: Sociologie du théâtre

Idée principale : Les discours du groupe majoritaire, qui face à des accusations de blackface se prétend victime d'intimidation, protègent le *statu quo*.

Le blackface ne se produit pas uniquement sur le continent américain. En France, deux spectacles ont créé la polémique en 2015 et 2019, respectivement *Exhibit B* de Brett Bailey et *Les Supplantes d'Eschyle* par Philippe Brunet. Dans le premier, le metteur en scène sud-africain proposait des tableaux vivants dans lesquels des comédien.ne.s noir.e.s étaient plac.e.s dans des positions humiliantes, pour attirer l'attention sur l'esclavage et la colonisation. Dans le second, le directeur de la troupe Démodocos, professeur de grec ancien à l'Université de Rouen, a fait

porter à des interprètes blanc.he.s qui jouaient des Égyptien.ne.s des masques noirs et du maquillage. L'opposition d'associations et de ligues antiracistes au spectacle a été le déclencheur d'un débat public houleux sur le sujet.

Bérénice Hamidi-Kim est maîtresse de conférences au département Arts de la scène, de l'image et de l'écran de l'Université Lyon 2. Elle se spécialise dans l'étude des liens entre représentations culturelles et rapports de domination. Elle s'est donc intéressée aux trois tribunes qui ont été publiées entre novembre 2018 et septembre 2019 et qui portent sur les polémiques ci-dessus mentionnées de 2015 et 2019. Leurs signataires, des psychanalystes et des intellectuel.le.s, s'élèvent contre le décolonialisme, ou plutôt la pensée décoloniale, un mouvement de pensée dénonçant le racisme qui imprègne toujours la société malgré la chute des empires coloniaux. Selon les pétitionnaires, il s'agit plutôt d'une stratégie de toute-puissance basée sur la censure et l'intimidation identitaire. La scientifique entend expliquer pourquoi, au contraire, les revendications décoloniales s'inscrivent dans les principes républicains et démocratiques de lutte contre le racisme et les discriminations. Pour commencer, l'universitaire relève que les trois cents personnes qui ont paraphé ces tribunes s'appuient sur leurs positions d'autorité et leur pouvoir institutionnel pour dénoncer une supposée tentative d'intimidation.

Un paradoxe d'autant plus gros qu'il semble inverser la notion d'hégémonie, qui désigne normalement l'imposition de valeurs unilatéralement décidées par une seule classe. Que des personnes dominantes socialement, économiquement et symboliquement se regroupent dans de telles pétitions et s'y conçoivent comme les victimes de tentatives d'intimidation hégémonique est pour le moins surprenant. La large place attribuée par les médias aux tribunes dénonçant le décolonialisme semble déjà révélatrice de cette incohérence. D'ailleurs, la contre-tribune qui leur a répondu a été signée par « 343 racisé.e.s » (de son titre), dans l'immense majorité de jeunes artistes en situation précaire, soit un profil contrastant.

Suite à ce premier constat, l'universitaire remet en question l'argument des psychanalystes signataires, qui considèrent que la pensée décoloniale nie la singularité de la personne au profit d'un déterminisme culturel et social. C'est-à-dire qu'elle définirait l'identité de l'individu uniquement par le groupe auquel il appartient, dans un rapport d'opposition avec les autres.

Pour commencer, l'universitaire relève que les trois cents personnes qui ont paraphé ces tribunes s'appuient sur leurs positions d'autorité et leur pouvoir institutionnel pour dénoncer une supposée tentative d'intimidation.

Réfutant cette perspective, Bérénice Hamidi-Kim rappelle qu'au contraire, l'identité minoritaire découle d'une catégorisation émise par le groupe majoritaire, qui réduit l'individu à ce qui l'en différencie. Dans ce

EN DEVENANT LA BLAGUE,
C'EST-À-DIRE EN SE
MAQUILLANT, LA PERSONNE
BLANCHE RÉAFFIRME AINSI SA
BLANCHEUR.

cadre, la construction de l'identité d'une personne issue des minorités inclut nécessairement son groupe (avec) et le dominant (contre).

Les revendications des groupes minoritaires ne sont pas des exigences de censure, mais des demandes de justice sociale pour une meilleure redistribution des richesses et de la reconnaissance. En clair, les individus de ces groupes veulent exister pleinement dans toutes leurs caractéristiques en bénéficiant des soutiens pertinents, sans être non plus réduits à leurs particularités.

Revenant au théâtre, l'autrice remarque que les artistes racisé.e.s sont discriminé.e.s tout au long de leur carrière, dès leur formation. Les types de rôles qui leur sont offerts résultent de projections dont le racisme implicite se déjoue difficilement. Dans les fictions, peu de personnages non-blancs dépassent les clichés. De plus, si la couleur d'un personnage n'est pas explicitée, il sera souvent attribué à un.e interprète blanc.he par défaut. Les places octroyées aux artistes noir.e.s sont donc rares et stéréotypées.

Les revendications des personnes racisées face aux deux spectacles incriminés sont bien fidèles aux principes républicains et démocratiques, estime Bérénice Hamidi-Kim. En revanche, elles viennent interroger la répartition du pouvoir en des lieux qui jusqu'à maintenant reposaient sur l'exclusion de certains groupes. Le dérangement occasionné risquant de déstabiliser les dominant.e.s, leur réponse en est d'autant plus intimidante et rusée.

LE TABOU DU RACISME AU QUÉBEC

Autrice : Geneviève Dorais

Titre : Racisme anti-noir et suprématie blanche au Québec : déceler le mythe de la démocratie raciale dans l'écriture de l'histoire nationale

Source : Bulletin d'histoire politique de l'Association québécoise d'histoire politique (AQHP), vol. 29 (2020)

Champ d'étude : Histoire

Idée principale: Au Québec, contrairement aux croyances du groupe majoritaire, la société est traversée par un racisme lié à la construction même de l'identité québécoise.

Au Québec aussi, des revendications émanant de personnes racisées ont perturbé le monde de la culture en 2018, lorsque des militant.e.s antiracistes se sont élevé.e.s contre le spectacle *SLĀV*. Ce moment est d'ailleurs le point de départ de l'article

de Geneviève Dorais.

La création de Betty Bonifassi mise en scène par Robert Lepage était basée sur des « chants d'esclaves » joués par une troupe essentiellement blanche. Si aucun grimage racial n'était à déplorer, le répertoire a été perçu comme une tentative d'appropriation culturelle, ou l'utilisation des éléments culturels d'une minorité pour gagner de l'argent ou de la reconnaissance sociale. Le Festival International de Jazz de Montréal a annulé les représentations, qui affichaient salles pleines. Dans l'espace médiatique québécois, de nombreux articles ont pris parti en essayant de démontrer, selon les opinions, en quoi la pièce est raciste ou non.

Geneviève Dorais est professeure au département d'Histoire de l'UQAM et spécialiste de l'Amérique latine. Pour contrer le mythe d'une société québécoise particulièrement bienveillante, elle compare les discours de la province avec ceux des pays latino-américains qui revendiquent leur statut de « démocraties raciales », structurellement dénuées de discrimination raciale.

Dorais adopte une approche transnationale et hémisphérique, c'est-à-dire qu'elle ne se base pas sur les frontières nationales pour déterminer son territoire d'analyse. Elle se concentre plutôt sur l'histoire des Amériques dans sa globalité. L'universitaire s'intéresse à la façon dont l'Histoire est écrite, soit l'historiographie. Dans cet article, elle compare ce qui a été retenu dans l'histoire latino-américaine et dans l'histoire québécoise

Cette démarche l'amène en fin de compte à questionner leur euphémisation des violences racistes.

Le peu d'intérêt qui a été accordé à l'impact des Afrodescendant.e.s dans l'histoire québécoise est flagrant.

LORSQU'UN PAYS FAIT LE
PIRE, LES AUTRES PEUVENT SE
VANTER DE FAIRE MIEUX,
VOIR LE MEILLEUR.

Dorais y voit un cercle vicieux. Moins mentionnée, la communauté noire est ignorée par les historien.ne.s universitaires, ce qui minimise sa présence au Québec. Le racisme apparaît lui-même comme anecdotique et il est donc moins étudié. Le manque de diversité au sein des facultés d'Histoire et des universités en général contribue d'ailleurs grandement à cet état de fait.

Geneviève Dorais constate que le mythe de la démocratie raciale s'appuie toujours sur un contre-exemple. Lorsqu'un pays fait le pire, les autres peuvent se vanter de faire mieux, voir le meilleur. Sur le continent américain, les États-Unis représentent le parfait épouvantail. Ses voisins apparaissent alors comme bienveillants, ce qui les conduit à nier le racisme systémique et dans la foulée à déprécier la lutte antiraciste.

C'est ainsi que l'esclavage qui a eu lieu au Québec peut être minimisé. Par comparaison aux États-Unis, il semble moins grave, moins répandu, moins violent. Insignifiant de la sorte, il ne peut avoir affecté sur le long terme l'évolution de la province, et encore moins sa société. Le déni quant à l'impact de ces événements s'installe facilement.

Pourtant, des écrits nationalistes et conservateurs, dont ceux des Patriotes, ont longtemps comparé la condition des Canadien.ne.s francophones blanc.he.s à celle des Noir.e.s réduit.e.s en esclavage. Parallèlement, certains, comme Papineau, ont redouté un potentiel déferlement de Noir.e.s au Québec à la suite de l'abolition de l'esclavage aux États-Unis. Ces schémas de pensée traduisent le fait que ce n'est pas uniquement en opposition aux anglophones que l'identité québécoise s'est construite, mais également en opposition aux Noir.e.s réduit.e.s en esclavage. Dès lors, l'insignifiance de la place de ces derniers dans l'histoire de la province ne tient plus.

En fin de compte, Geneviève Dorais invite les historien.ne.s à revisiter l'absence des Afrodescendant.e.s dans l'historiographie québécoise, en cessant d'ignorer leur présence et leurs expériences. Une entreprise difficile, puisqu'elle exige de sortir des canons de la discipline, limitée par ses propres lacunes, elles-mêmes masquées par le mythe omniprésent de la bienveillance québécoise. Malgré la rhétorique actuelle, une chose est sûre pour l'autrice : en matière de racisme anti-noir, le Québec ne fait pas figure d'exception.

LES NOIR.E.S PEU PRÉSENT.E.S SUR LES PLANCHES QUÉBÉCOISES

Autrice : Marilou Craft

Titre: « Une histoire de blackface »

Source : QuébecQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises (2020)

Champ d'étude : Études culturelles

Idée principale : Malgré ses prétendus efforts vers plus de diversité, le milieu du théâtre au Québec n'est toujours pas inclusif et ne le sera pas tant que le milieu politique ne l'est pas lui-même.

Artiste, autrice, traductrice, éditrice et conseillère dramaturgique, Marilou Craft a une fine connaissance du milieu théâtral montréalais.

Publiée à de nombreuses reprises pour ses points de vue sur les enjeux sociaux, elle est aussi régulièrement sollicitée comme panéliste. En s'attardant sur le domaine du théâtre, l'artiste cherche à mieux comprendre les tensions raciales qui animent la société québécoise. Elle s'intéresse notamment aux remous qui ont suivi la caricature du hockeyeur P.K. Subban par un acteur blanc lors du spectacle satirique 2014 *Revue et Corrigée*, au Théâtre du Rideau Vert.

Après un article de *The Montreal Gazette* passé plus ou moins inaperçu, c'est entre autres par un communiqué de Diversité Artistique Montréal (DAM) que le mécontentement vis-à-vis de ce blackface s'est fait entendre. Rappelant les faits, Marilou Craft insiste sur la réaction de la directrice artistique du Théâtre du Rideau Vert, qui se dit alors « humiliée » par ce qu'elle voit comme une accusation mesquine, ajoutant qu'il n'y aurait plus de personnages noirs dans son établissement. D'autres commentateur.rice.s s'indignent aussi contre le communiqué, plaidant l'absence d'intention raciste.

Marilou Craft remarque que l'opinion des Blanc.he.s a été surexposée dans ce débat, au détriment de celles des concerné.e.s.

Non seulement leur parole est-elle mieux considérée alors qu'ils.elles ne subissent pas le racisme, mais leurs réponses ne s'intéressent pas au sujet, seulement à en récuser la dénonciation. De concert avec les écrits de la sociologue Robin DiAngelo, la conseillère dramaturgique diagnostique la fragilité blanche dont font preuve ces intervenant.e.s. Leurs propos défensifs déployés au moindre incident raciste reproché n'aboutissent qu'à consolider le racisme systémique.

C'est bien le signe, pour la poétesse, que les personnes blanches qui dominent la société québécoise ne supportent pas d'être touchées par de telles accusations. Elle analyse la construction de l'identité québécoise par rapport aux Noir.e.s en évoquant notamment l'utilisation du terme « peuple colonisé ». Employé pour désigner les Québécois.es, il participe à l'invisibilisation de l'esclavage et de la colonisation des autochtones du Québec, ainsi qu'à la négation du rôle de la province dans ces enjeux.

Dans la sphère théâtrale, Marilou Craft relève la sous-représentation de la population racisée québécoise sur les estrades. Peu des pièces jouées mettent en scène des personnages issus des minorités visibles, et ces rares rôles sont

parfois donnés à des acteur.rice.s blanc.he.s. À l'aide de plusieurs citations de décisionnaires du milieu, l'écrivaine évoque un certain manque de volonté de changer. Elle souligne aussi le nombre restreint d'étudiant.e.s racisé.e.s admis dans les écoles de théâtre professionnelles du Québec.

Pourtant, la valorisation de la diversité culturelle est en vogue. Ne s'agit-il que d'un faire-valoir ? Quoiqu'il en soit, afficher les différentes populations qui forment la société québécoise ne suffit pas à lutter contre le racisme, avertit Marilou Craft. La solution n'est pas non plus de nier le concept de race et son impact, mais plutôt de chercher des réponses spécifiques et adaptées à chaque problématique. Il ne s'agit pas de diviser ou de se victimiser, mais bien de réclamer l'espace public. L'autrice est formelle : pour ébranler le racisme systémique, il faut miser sur la diversité politique.

EN GUISE DE CONCLUSION

Pour terminer, rappelons que la qualification d'une situation de blackface n'est pas toujours consensuelle dans ou hors des communautés noires et que les personnes invectivées sont souvent des

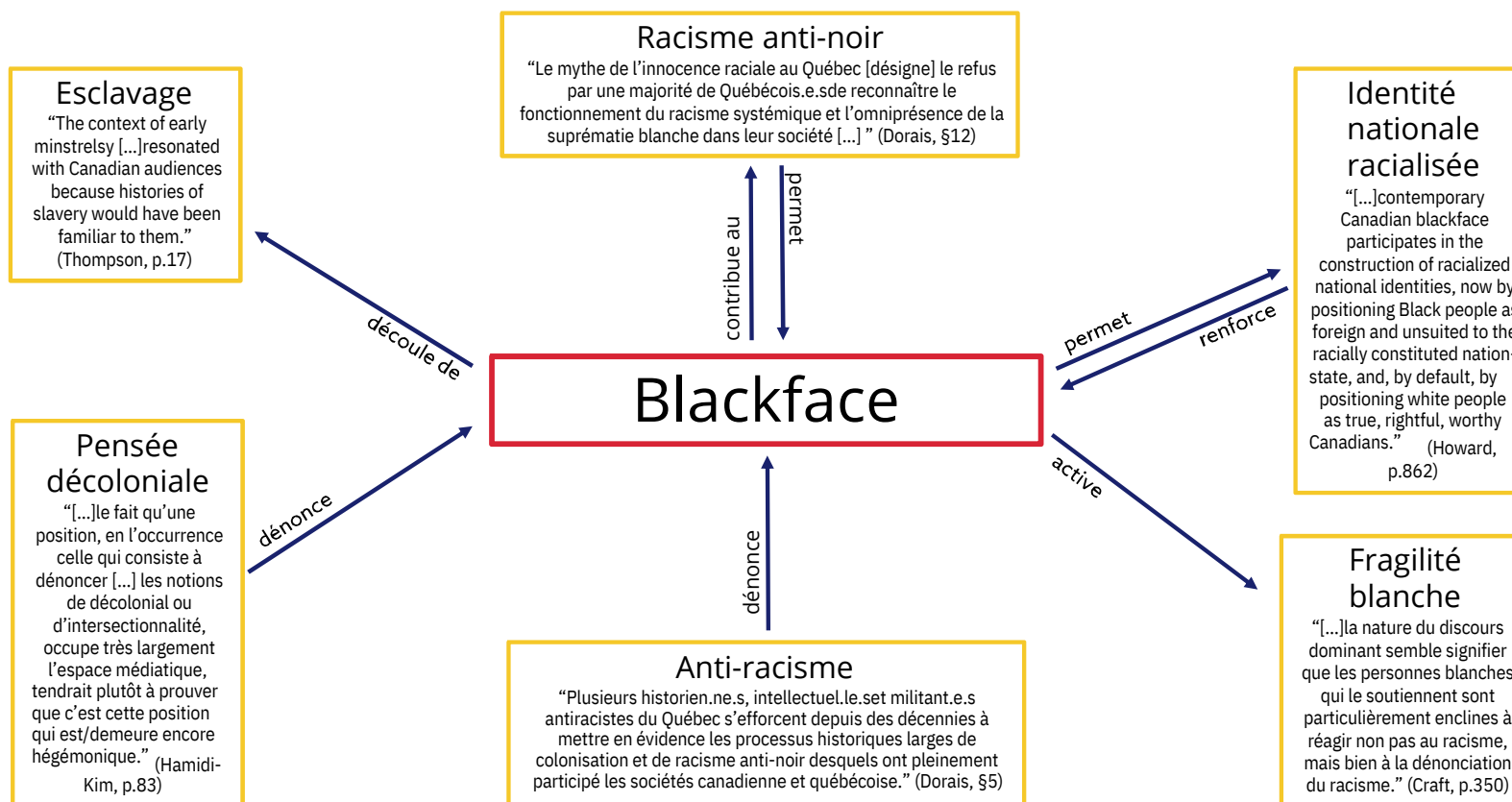
personnes blanches, mais parfois aussi des personnes noires. Entre les militant.e.s antiracistes qui dénoncent des pratiques jugées inacceptables et ceux.celles qui s'insurgent contre ces dénonciations au nom de la liberté d'expression et de la liberté artistique, la conciliation paraît peu probable. Soulignons également qu'en filigrane des controverses médiatiques liées au blackface se trouvent les questions de la représentation et de la représentativité des Noir.e.s dans le milieu artistique.

L'incident évoqué au début de notre texte n'est qu'un prétexte pour nourrir la réflexion de chacun.e autour de ce sujet qui devrait continuer à faire couler de l'encre.

À l'instar de plusieurs des auteur.rice.s ici recensé.e.s, nous suggérons d'ailleurs que les chercheur.se.s évoluant au Québec s'emparent davantage de cette notion, dans le cadre de l'étude de la place des Afrodescendant.e.s dans la province ou plus généralement lors d'analyses sur les inégalités raciales et le racisme anti-noir.

La vision plus large : faire émerger des pistes de solutions vers une meilleure inclusion sociale, économique, culturelle, politique des personnes noires au Québec.

Fig. 1-Notions clés des articles résumés



POUR ALLER PLUS LOIN...

Afua C. (2007), *La pendaison d'Angélique: l'histoire de l'esclavage au Canada et de l'incendie de Montréal*, Montréal, les Éditions de l'Homme.

Amiriaux V. et Blouin S. (2015), Blackface au Québec : mises en scène de soi et déni de racisme, dans le dossier thématique « Histoire d'amour malsaine : Le blackface au Québec », *Tic Art Toc*, vol. 5, p. 45-46.

Batraville, N. & Zellars, R. (2019). À partir de quelles bases appréhende-t-on le racisme anti-noir dans la sphère culturelle au Québec ?, *Spirale*, (268), 34-37.

DiAngelo R. (2020), *Fragilité blanche: ce racisme que les Blancs ne voient pas*, Paris, Les Arènes, 256p.

Voltaire, F., (2007), *Une brève histoire des communautés noires du Canada*, Association québécoise d'histoire politique, Montréal, Éditions du CIDIHCA.

BIBLIOGRAPHIE

Articles scientifiques

Craft M. (2020), Une histoire de blackface, dans Isabelle Boisclair, Pierre-Luc Landry et Guillaume Poirier Girard (dirs.), *QuébeQueer. Le queer dans les productions littéraires, artistiques et médiatiques québécoises*, Presses de l'Université de Montréal.

Dorais, G. (2020). Racisme anti-noir et suprématie blanche au Québec : déceler le mythe de la démocratie raciale dans l'écriture de l'histoire nationale. *Bulletin d'histoire politique*, 29(1),136–161.
<https://doi.org/10.7202/1074210ar>

Hamidi-Kim, B. (2020). Dés-identifications. *Tumultes*, 54, 81-91.
<https://doi.org/10.3917/tumu.054.0081>

Howard, P. S. (2018). A laugh for the national project: Contemporary Canadian blackface humour and its constitution through Canadian anti-blackness. *Ethnicities*, 18(6), 843–868.
<https://doi.org/10.1177/1468796818785936>

Thompson C. (2023), Casting Blackface in Canada: Unmasking the History of 'White and Black' Minstrel Shows, *Canadian Theater Review*, Volume 193, p16–20.
<https://ctr.utpjournals.press/doi/10.3138/ctr.193.004>

Articles de presse

Moreau P., (1 mars 2023) Quelques réflexions sur la notion de Blackface, *Le Devoir*,
<https://www.ledevoir.com/opinion/idees/783541/point-de-vue-quelques-reflexions-sur-la-notion-de-blackface>, consulté le 10 mars 2023

S.A (20 septembre 2019), What we know about Justin Trudeau's blackface photos – and what happens next, *CBC News*.
<https://www.cbc.ca/news/politics/canada-votes-2019-trudeau-blackface-brownface-cbc-explains-1.5290664>, consulté le 1er mai 2023.

Ross S. & Sherwin C. (15 juin 2020), Police investigating “disturbing and patently racist” video shared by Montreal teens, *CTV News*,
<https://montreal.ctvnews.ca/police-investigating-disturbing-and-patently-racist-video-shared-by-montreal-teens-1.4985391>, consulté le 1er mai 2023.

S. A (24 février 2023), Un spectacle pour enfants sème la controverse dans l'ouest de Montréal, *Radio-Canada*,
<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1958824/marionnette-communautés-noires-montreal-racisme-offense-blackface>, consulté le 1er mai 2023.

**L'OBSERVATOIRE
DES COMMUNAUTÉS NOIRES
DU QUÉBEC**



3332 Rue Jarry E, Montréal, QC H1Z 2E8

www.sdesj.org/observatoire